

BERTRAND RUNTZ

DU MÊME AUTEUR

—

Amère

Finitude, 2005

Cette fragilité, en dépit de tout...

Finitude, 2008

Manger une poire

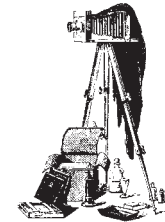
D'un Noir Si Bleu, 2010

Comme un clou planté dans la page

D'un Noir Si Bleu, 2010

Reine d'un jour

roman-photo



finitude
2010

Pour Titine

«Oui, tout va bien, le bonheur est presque à portée de main. Il suffirait pour que je l'attrape de me pencher un peu, mais j'ai peur de tomber.

J'espère qu'avec l'âge, ça me passera, ce vertige.»

Christian Estèbe, *Les jours de la barque*.

«D'autres gravent des initiales et une date sur l'écorce des arbres : je trace quelques noms sur le papier.»

André Hardellet, *La Belle Lurette*.

Finitude a bénéficié en 2010 d'un soutien du Conseil Régional d'Aquitaine pour son programme éditorial.

© Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux, 2010.

I. REINE D'UN JOUR

Ce n'est pas ma mère, et encore moins ma marâtre.
Mon père ne s'est jamais remarié.
Dans la famille, on ne remplace pas les disparus.



Cette femme au visage triste et marqué, la couronne légèrement de guingois, encadrée par les ombres portées du lustre, mais qu'on dirait plutôt produites par des grilles ou bien des bois d'animaux fantastiques, est ma tante, la sœur de mon père, la petite dernière.

Celle qui fut conçue en pleine crise de delirium tremens et qui vint au monde toute tordue, la tête collée sur une épaule. Qui connut la caresse glacée d'une lame avant même la main de celle qui l'avait enfantée. La femme qui n'a pas de nom, et pour ainsi dire guère plus d'existence propre. On les lui a volés.

Ma tante n'est encore qu'un bébé lorsque sa mère mourante, épuisée avant l'âge, réclame à son chevet l'aîné des garçons : mon père. Elle veut être sûre que quelqu'un veillera sur la pauvre enfant. Car elle est sans illusions sur son propre mari. Pour l'heure, sans rien changer à ses habitudes, celui-ci cuve on ne sait où son mauvais vin.

Comment refuser ? En cette minute, mon père consentirait à n'importe quoi, tout ce qu'elle voudra. Il jure devant Dieu. Désormais, elle peut mourir en paix. Le soir même, tout est fini.

Mon père vient juste de fêter ses quinze ans, le voici brutalement chef de famille. Tandis que dans

la cuisine, qui fait office de pièce principale, sa petite sœur hurle sans discontinuer.

Heureusement pour lui, bientôt la Seconde Guerre mondiale va éclater. Ce sont alors les circonstances qui commandent. Ce n'est pas comme s'il l'abandonnait. Sans compter que Marie, l'aînée des filles, prendra le relais. Avant de partir, il lui laisse le pécule qu'il a laborieusement mis de côté. Une somme pour l'époque, suffisante pour l'achat d'une machine à coudre. Ainsi pourra-t-elle effectuer quelques petits travaux de couture.

Après bien des péripéties, le voilà en Afrique. Il s'engage dans les forces de Libération. Il veut absolument combattre. Avec son char, il débarque dans le sud de la France. Il ira jusqu'à Berlin. Puis c'est l'armistice, la liesse de la victoire. Il repasse par Strasbourg. Il hésite un instant : l'Alsace, l'Afrique...

Ici, tout le monde paraît se débrouiller à peu près, même la petite dernière. Marie affirme l'avoir placée dans une ferme. Plus rien ne le retient. Il repart sans l'avoir vue. Ce sera donc l'Afrique. Là-bas, tout est encore possible. Il a pu s'en rendre compte. C'est un continent neuf, une terre d'avenir pour ceux qui savent saisir leur chance. Il tourne résolument le dos à son passé.

Très vite, les événements semblent vouloir lui

donner raison, ses qualités sont remarquées. On lui confie des responsabilités. Il devient quelqu'un. Il rencontre maman, fille de la haute. C'est le coup de foudre : « Lorsque je l'ai vue, au sommet de cet escalier, j'ai su que ce serait elle!... Que plus jamais je n'éprouverai une chose pareille. J'étais prêt à tout pour m'en faire aimer! »

Rien ne le fera renoncer. Pas même le « gigolo » cinglant par lequel l'accueille sa future belle-mère. Il encaisse. Ma sœur voit le jour. Une vie nouvelle s'ouvre à lui. Tous ses rêves semblent sur le point de se concrétiser. Jusqu'à la virulence de sa belle-mère qui donne d'encourageants signes d'apaisement. *On* consent à admettre son existence, *on* s'habitue à sa présence...

Il pense en avoir terminé avec les années noires. Six années de bonheur passent en un clin d'œil. Cependant, certains faits impondérables le contraignent à rentrer brutalement en Europe. Il ne le sait pas encore, mais c'est fini. La mort dans l'âme, il lui faut tenir sa promesse. Et c'est comme cela qu'un soir pluvieux de novembre, ma tante arrive à la maison, surgissant d'une nuit si profonde que rien ne semble pouvoir l'éclairer.

Je ne suis pas encore né. Mais ma sœur m'a relaté ces événements, il n'y a pas si longtemps que cela et avec toute l'intensité d'un terrible aveu, empreint d'amertume et d'ambiguïté. Non pas tant avec des mots d'adulte qu'avec ceux de l'époque. Ceux d'une enfant, la petite fille modèle qu'on élève comme une princesse loin de la brutalité et de la trivialité du monde.

Soudain, sans la moindre préparation, elle voit débouler au milieu de son bonheur pimpant et sans ombres : « une véritable bête aux griffes noires de crasse qui, pour un oui ou pour un non, se met à baver en se roulant par terre, en proie à d'effrayantes et incontrôlables crises de nerfs. »

Il paraît qu'au cours de ces fameuses crises, il arrive à ma tante de proférer de telles abominations qu'on croit presque défaillir d'horreur. Tout ce qu'elle a pu subir et entendre dans sa vie antérieure, voici qu'à présent, l'œil révulsé, elle le vomit sur les tapis persans et les papiers peints japonais du salon.

Toujours est-il que mon père, de connivence avec ma mère — mais faut-il y voir une simple lâcheté de sa part ou bien la crainte insupportable et irréfléchie de perdre maman ? — prend l'effarante décision de dissimuler à son entourage, particulièrement sa belle-mère, les origines réelles de ma tante. Nul ne

doit soupçonner qu'un sang commun coule dans leurs veines.

C'est ainsi que par un effroyable tour de passe-passe, ma tante devient une parfaite étrangère. À l'avenir, il lui est formellement défendu de décliner sa véritable identité. Du jour au lendemain, elle n'est plus sa sœur, mais une rien du tout, une créature qu'avec ma mère ils ont eu la bonté de recueillir et dont malgré tout ils ne désespèrent pas de parvenir à faire une domestique à peu près présentable. Au mieux : la gouvernante des enfants. Celle de ma sœur et plus tard la mienne, puisqu'elle me voit quasiment naître.

Lorsque ma mère se penche pour la première fois sur mon berceau, ma tante est déjà là, en retrait dans l'ombre, à la place du pauvre, mais le cœur débordant d'amour. Comme si cette chose vagissante, enveloppée dans ses langes, n'était autre que le bébé qu'elle aussi a naguère senti remuer au fond de ses entrailles, fruit d'on ne sait quelle étreinte bestiale. Son enfant mort-né, qu'on lui arrache sans même lui permettre de le voir.

Pour reprendre le rapport médical : un véritable monstre... Que nul ne songe à faire baptiser, le livrant ainsi à l'errance sans fin des limbes. Mais que l'esprit déréglé de ma tante s'imagine peut-être avoir enfin retrouvé. Et je suis celui-là.

La gouvernante des enfants... Dorénavant, c'est ainsi qu'elle doit impérativement se présenter aux yeux de la société. De même que mon père devient pour elle, jusque dans l'intimité du foyer et quand bien même ils se trouvent en tête à tête, loin de toute oreille indiscreète : « Monsieur... » Qu'elle craint et révère cependant comme dieu sur terre. Mon père : son grand frère. Son sauveur, son protecteur...

Jour après jour, le mensonge s'installe. Tant et si bien que cela finit par prendre des allures naturelles, aussi incroyable que cela puisse paraître. Pour autant, l'existence de ma tante en est radicalement transformée. Bien sûr, elle n'est pas conviée à partager notre table, mais doit manger à l'office — en réalité dans la cuisine, mes parents étant loin d'avoir les moyens financiers de leurs prétentions — entre deux plats, pendant son service. De même qu'elle n'a pas de chambre, et doit se contenter d'un lit d'appoint installé dans l'entrée. On peut le faire disparaître à volonté dans le soubassement d'un placard. Mais pour la première fois depuis bien longtemps, on ne la bat plus, elle n'a plus froid, elle mange à sa faim ; elle n'a plus à redouter de quoi sera fait le lendemain. Et cela fait toute la différence. Elle

en est reconnaissante, comme un animal peut l'être envers ses maîtres.

Désormais, elle n'a plus de ces effroyables crises qui ont tant heurté ma sœur. Il semble qu'elle ait définitivement renoncé à son répugnant passé.

Puis, ma mère tombe gravement malade. Atteinte d'une de ces maladies si redoutées qu'on en cache alors bien souvent le nom. Ce qui n'empêche pas moins le mal de s'étendre. Il la ronge de l'intérieur, cellule après cellule, morceau après morceau. Comme un funeste secret. À la fin, il ne lui laisse même pas la peau sur les os. Une nuit, elle est emportée sous mes yeux, en plein cauchemar. Et mon père, ivre de douleur, la suit en titubant. Il sombre, happé dans son sillage. Il dégringole du haut de l'escalier, bien que son corps s'obstine encore, mécaniquement, en ce bas monde.

Ma sœur, quant à elle, vient juste de quitter le domicile familial pour se marier. Sans doute souhaite-t-elle à son tour refaire sa vie ailleurs, sous d'autres horizons moins compromis. Je reste donc seul avec mes fantômes, et la présence bien réelle de cette gouvernante si peu conventionnelle.

Au fil des années, j'ai pris l'habitude de la martyriser jusqu'à l'excès. Je n'ai pas besoin de raisons

particulières : c'est selon mes humeurs. Je me souviens, entre autre, d'une fléchette qu'un jour je plante sciemment dans sa main, même si j'argue par la suite auprès de mon père d'une erreur de tir. Soit-disant, j'ai raté ma cible.

Je sais, ou bien plutôt je ne sais pas ce que je fais. Pourtant, je l'aime. Presque aussi intensément que j'ai aimé ma mère, à ma façon anormale. Elle tait mes agissements, avec une indulgence jamais prise en défaut. En contrepartie de quoi, je la couvre lorsqu'elle commet malencontreusement quelque bris dans l'appartement en faisant le ménage. Lorsqu'elle déplace la poussière. Je m'accuse à sa place. Du moins avons-nous cette complicité-là.

Toutefois, je ne me suis jamais véritablement interrogé à son sujet. Qui est-elle? D'où vient-elle? Depuis toujours, j'accepte sa présence sous notre toit sans poser la moindre question. Si je le fais, peut-être me fournira-t-on une explication, comment savoir? Nos vies pourront même prendre alors un cours différent... Mais je ne demande rien. Je participe de ce silence-là.

Pour moi, elle fait partie des meubles. Elle a toujours été là, traînant ses savates au milieu des bibelots du salon, désespérément nonchalante, et pourtant capable de ces vivacités de tendresse lorsqu'il s'agit de ma petite personne. Malgré ses déficiences et son esprit simple, elle s'occupe véritablement de moi

comme une seconde mère pourrait le faire. Mais en catimini. Jamais elle ne me révèle l'écrasant secret de ses origines. Pas plus d'ailleurs que quiconque dans mon entourage proche. Tous ceux qui savent continuent de me mentir, par omission.

Officiellement, en dépit de cette chaîne d'années communes, elle reste à mes yeux la bonniche de la maison. Tandis que je persiste dans mon piètre rôle de fils de maître. Ce jeune seigneur terrible à qui elle passe tout, les moindres caprices. C'est lamentable. J'en profite. Je suis un démon insatiable et redoutable. Jusqu'à ce que la vérité éclate soudain au grand jour, à l'occasion de certaines circonstances, tellement sordides, que je recule à les relater. Je viens d'avoir dix-neuf ans. Sans y avoir été préparé. Et voilà que je tiens entre mes mains tremblantes sa carte d'identité. Je découvre avec stupeur que nous portons le même nom de famille. C'est écrit noir sur blanc. Depuis toujours, cette femme se trouve être ma tante. Je suis son neveu ! Je suis atterré.

Pour la seconde fois de ma courte existence, l'univers s'écroule autour de moi. Mais cette fois, une odeur de pourriture, intime, ineffaçable, me monte du fond des entrailles. Plus rien ne sera jamais pareil.

Aujourd'hui, ma tante achève ce qu'il lui reste de temps à vivre quelque part dans un hospice. Sur le fronton, à moitié effacé par les outrages du temps, on parvient encore à déchiffrer : Maison d'Humanité Publique.

Elle dispose là d'une chambre aux proportions monacales, une cellule qu'elle partage avec une autre indigente. Compte tenu de ce qu'aura été son existence, je la crois plutôt heureuse. Du moins autant qu'elle puisse l'être. Peu lui importe la peinture antédiluvienne des murs et des plafonds qui se desquament par larges plaques lépreuses, pas plus que le robinet d'eau froide du lavabo qui fuit sans discontinuer, goutte à goutte, comme une veine ouverte dans la nuit. C'est à peine si elle y prête attention. Elle a connu bien pire. On aurait peine à imaginer.

Elle qui, tant d'années, a servi les autres, on s'occupe désormais d'elle avec bienveillance et respect. Voilà la seule chose qui compte à ses yeux.

On lui a même publiquement restitué son nom. Il est inscrit sur le registre administratif ainsi que sur la porte de sa chambre, à côté de celui de sa colocataire. Mais ce n'est pas tout — c'est un comble ! — il est aussi reporté sur chacun de ses vêtements, jusque sur ses chaussettes et ses combinaisons de nuit, son gant de toilette. C'est ici une des exigences

de la lingère, afin de ne pas risquer de mélanger ou égarer les affaires des nombreux pensionnaires.

Elle a une place attribuée à la table centrale, dans le réfectoire. On l'appelle sans rire : « Madame ». Elle en joue un peu, non sans malice. Il est difficile de savoir jusqu'où va sa compréhension des choses, surtout aujourd'hui que la vieillesse achève d'embrouiller le peu qu'il lui reste d'esprit. Si cela continue de la sorte, elle finira par oublier vraiment ce que jadis mes parents s'obstinaient tant à lui faire taire. Elle ne saura plus qui elle est ni d'où elle vient, mais surtout qui nous sommes. Peut-être pourra-t-elle alors se réinventer une autre vie, heureuse et joyeuse, où son monstrueux enfant mort-né ne sera pas mort, mais devenu entre-temps un merveilleux jeune homme. Un prince charmant qui l'emportera loin d'ici pour prendre enfin soin d'elle. Puisque je n'ai pas su être celui-là. Et tout sera presque bien. L'oubli l'enveloppera à jamais de sa gaze bienheureuse et réparatrice.

Je le lui souhaite de tout cœur, bien que l'idée qu'un jour elle puisse cesser définitivement de me reconnaître m'attriste au-delà des mots, c'est pitoyable.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, des lambeaux de son passé s'acharnent à la poursuivre. Dans la plus totale indifférence, elle continue à parler autour d'elle de « Monsieur... » avec une pathétique

grandiloquence dans la voix. Le culte qu'elle lui vouait reste intact. Même si de temps à autre — mais faut-il y voir un bien ou un mal ? — elle ajoute avec un étrange sourire et une mine entendue de conspirateur, à voix plus basse : « mon frère... »

Dans ce lieu à l'écart du monde, Augustine s'est fait un cercle de relations parmi les autres pensionnaires. Pour la plupart aussi grabataires et usés qu'elle, certains davantage, et avec qui elle noue et dénoue d'intenses amitiés. Car c'est une véritable microsociété reconstituée qu'abritent les épais murs de cette vaste bâtisse insalubre. Avec ses règles propres, ses hiérarchies impitoyables, ses règlements de compte.

Et ici, par un de ces étranges et saisissants retournements de situation, c'est elle qui désormais régente son petit monde. Elle prend sa revanche sur sa vie, comme elle peut et avec ce qu'on a fait d'elle. Il faut dire qu'elle a été à bonne école. Elle est même parfois cruelle. Si on la laissait libre d'agir à sa guise, je ne sais jusqu'où cela pourrait aller. Il faut la tempérer. Mais cela n'est pas du tout de son goût. Elle regimbe, le front borné. Elle tape du pied. Elle menace alors de partir, sans donner de plus amples indications quant à l'endroit où elle compte se rendre. Le sait-elle seulement elle-même ?

« Un de ces quatre matins, je vais foutre le camp. Vous serez bien débarrassés!... »

Mais à qui croit-elle encore s'adresser, aux infirmières?...

Au bout du compte, elle va bouder dans sa chambre. Après une heure ou deux, elle a tout oublié. Elle retrouve avec bonheur sa cour des miracles, son trône aux accoudoirs qui laissent échapper de pleines touffes de bourre par leurs nombreuses déchirures. Elle reprend ses intrigues de polichinelle et ses ressassements exactement là où elle les avait laissés. Arrivant à l'improviste, il n'est pas improbable de la surprendre en train de sourire béatement dans le vide.

Je ne vais que très rarement lui rendre visite dans son nouveau foyer. Pour tout dire, mon père lui-même va la voir infiniment plus souvent que je ne le fais. C'est par lui que je prends régulièrement de ses nouvelles. Quoi qu'il en soit, et quelle qu'ait pu être leur ahurissante histoire, il continue à s'occuper d'elle. Tandis que pour ma part...

Pourtant si, physiquement, je néglige ma tante, bien souvent je pense à elle. Elle ne me quitte pas. Je n'en finis pas de me remémorer tout cela. Je nous revois. D'une certaine façon, j'y suis toujours. Je ne cesserai peut-être même jamais d'y être. Comme sur

cette photographie. Car bien que je n'apparaisse pas directement sur l'image, je suis pourtant là, et on ne peut plus. C'est moi qui tiens l'appareil photographique, la « camera oscura » rivée à l'œil. Comme si je regardais par le trou d'une serrure, dans les bas-fonds de ma propre vie.

Depuis la terrible révélation, j'ai imposé qu'elle partage dorénavant nos repas. À ma plus grande surprise, mon père y a consenti sans réelles difficultés. Au vrai, c'est avec elle que je me suis en définitive heurté aux plus vives résistances. J'ai même bien cru devoir renoncer. Je ne m'attendais pas à cela. À la fin, j'ai été contraint d'ordonner. Comme c'était moi, elle a obéi en grommelant. Elle n'a jamais rien su me refuser...

Je n'y comprenais plus rien. Craignait-elle des représailles de la part de son frère, dans mon dos? Je tentais de la rassurer. Mes arguments n'y changeaient rien. Ce n'était pas ça. J'avais tout faux. Et puis l'évidence se fit brusquement jour en moi : que m'étais-je naïvement figuré? Qu'on pouvait comme cela, d'un simple claquement de doigts, revenir sur une existence entière de soumissions et d'habitudes?!...

De toute façon, il était trop tard pour rebrousser chemin. J'étais déjà allé trop loin. Qu'elle le veuille ou non, il me fallait la libérer. Pour mon propre salut. Je n'avais pas d'autres choix que de l'accabler.

Car au salon et en pleine lumière, elle endurait le martyre. Elle ne se sentait pas à sa place. Elle ne savait pas quoi faire d'elle-même. Elle ne pouvait plus prendre ses aises. Il m'arrivait de la surprendre en train de se débattre silencieusement avec son couteau et sa fourchette, malheureuse de ne pouvoir y mettre les doigts. Tout le monde s'en trouvait incommodé.

Même pour le service : je devais lutter de pied ferme pour qu'elle me laisse l'aider à débarrasser la vaisselle sale. Aussi, dès qu'elle le pouvait, en profitait-elle pour s'éclipser dans la cuisine, trop contente d'échapper à nos regards. Tous les prétextes lui étaient bons. Et sans doute était-ce aussi pour cela, plutôt que par réelle inattention ainsi qu'on aurait bien voulu le croire, qu'elle oubliait toujours quelque chose qu'il lui fallait ensuite retourner chercher.

En vérité, sans l'avoir voulu, ni même avoir seulement pu l'imaginer un instant, je venais de lui retirer la seule chose qui lui restait encore et faisait à ses yeux sa raison d'être, lui conférant un semblant d'importance et d'amour-propre : le service de mon père. Avec mes prétendues bonnes intentions, mes remords, je n'étais parvenu au bout du compte qu'à achever de la déposséder.

Cependant, en certaines occasions bien particulières, elle oubliait le temps d'un repas ses farouches réticences. Ces jours-là, elle s'en trouvait même ravie. Elle s'en faisait une fête par avance, comme une vraie gamine. Celle qu'au fond elle était toujours restée, ne dépassant pas l'âge mental d'une enfant de huit ans, en dépit de son corps éculé et devenu bancal avant terme.

Cela revenait avec une régularité parfaitement prévisible, une fois par an. Ce n'était qu'une affaire de calendrier. Lorsque nous tirions les rois. Au reste, c'était elle, dès la veille, qui s'était chargée d'acheter la galette de circonstance. Elle l'avait choisie chez le pâtissier le plus sélect du quartier. Celui où jadis ma mère, *Madame*, avait ses habitudes.

Mais ce qui la ravissait au plus haut point, ce n'était pas tant cette gâterie rarissime, que la couronne dorée qui l'accompagnait. Durant toute l'opération, elle avait surveillé la vendeuse avec la plus extrême vigilance, que surtout celle-ci n'aille pas oublier de la glisser à l'intérieur de la grande boîte plate, sur le dessus de la galette. Pour l'instant, encore pliée et sans relief, elle ne payait pas de mine. Mais demain, elle prendrait toute sa valeur, sa véritable dimension. Sous le lustre de fer forgé, elle brillerait de mille feux. Intérieurement, ma tante trépignait de la sortir et d'en ceindre son front. Elle était dévorée d'impatience.

Elle aurait déjà voulu l'essayer. Mais elle trouvait la force de se contenir, je ne sais comment, et la laissait sagement dormir au fond de son écrin de carton.

Néanmoins, dans ces heures-là, elle était du coup particulièrement excitée et pouvait parfois même devenir périlleuse à manœuvrer, car cette attente se trouvait être également pour elle une source intarissable d'angoisses. En effet, rien ne pouvait permettre d'affirmer avec certitude que ce serait à elle, le lendemain, une fois la galette partagée, que reviendrait la fève. Cela pourrait tout aussi bien être moi ou mon père... Elle ne l'ignorait pas. Elle en tremblait sans rien dire.

Mais les dés étaient pipés. Désormais, je tripaillais le destin, sous la nappe. J'avais préparé une deuxième fève. Je me tenais prêt. Je m'arrangeais pour détourner une seconde son attention. À peine avait-elle tourné la tête, j'en profitais pour glisser ma contrefaçon dans sa part. Mon père, le visage impénétrable, se prêtait au jeu. Même lorsque c'était lui qui se trouvait contraint de dissimuler la véritable figurine dans un recoin de sa bouche, l'air de rien, tout en continuant à manger, au risque de s'étrangler avec. Il l'escamoterait plus tard.

Mais parfois — évidemment — ma tante se trouvait doublement honorée par les dieux du hasard.

Elle était comblée. Ces années-là, elle avait droit à deux fèves ! Comme si cela avait pu la dédommager des années sans...

Toutefois, elle ne s'en étonnait pas plus que cela, toute à sa joie enfantine. Elle n'avait d'yeux que pour la couronne que je venais de déplier lentement afin d'en ceindre sa tempe grisonnante. Je m'inclinais vers elle. Elle rayonnait. Elle en était transfigurée, et sans doute nous aussi. Exceptionnellement, mon père lui servait un « petit » verre de champagne dans une des flûtes du beau service, celui d'apparat. Son œil pétillait. Nous levions nos verres. Je m'efforçais d'avoir l'air joyeux. Nous trinquions en l'honneur de la reine Augustine.

Pourtant, si des années durant je suis resté convaincu qu'elle ne se doutait de rien, ma dérisoire supercherie, si j'ai pu ainsi me rassurer à bon compte avec mes gamineries, il en va tout autrement aujourd'hui. Mon stratagème a fait long feu. Il me suffit de considérer son visage sur cette photographie, de constater à quel point il est noble et digne, pour sentir combien sur ce cliché, et bien que ce soit moi qui me dissimule derrière l'objectif, c'est elle, ma tante, qui me fixe pour l'éternité, dans l'odeur sucrée et un peu amère de la frangipane réchauffée.